

Au Festival de piano de La Roque d'Anthéron, un bébé ogre russe de 14 ans et un jouvenceau coréen de 18 ans

Programmés dans la même journée, l'adolescent Vladimir Rublev a montré que l'école de piano russe est toujours au sommet tandis que le jeune Saehyun Kim prouvait que l'Asie fait désormais partie du peloton de tête.

Par Marie-Aude Roux (La Roque d'Anthéron (Bouches-du-Rhône). Envoyée spéciale)



A des années-lumière, le Coréen Saehyun Kim, dont le nom a rempli les gradins du Parc de Florans pour le concert de 21 heures. Le pianiste a quatre ans de plus que son cadet (il est né le 31 mars 2007, à Séoul) et vient de remporter il y a quelques mois, à Paris, le Concours Long-Thibaud. A tout juste 18 ans, il a été signé par Warner Classics, et l'on comprend pourquoi dès les premières notes d'une *Sonate n° 3 en si bémol majeur K. 281*, de Mozart, idéalement aérienne et chantante, magnifiquement phrasée, presque chorégraphique. Là encore, les moyens pianistiques sont superlatifs, le toucher, élégant et profond, le phrasé infiniment nuancé, le sens du récit indéniable. La musique française est l'un des répertoires de prédilection du jeune homme. Toute de délicatesse, la *Première Barcarolle*, de Fauré, donnée à mi-voix sait ici ce qu'elle doit à l'élégance chopinienne, au lyrisme retenu de la mélodie française.

Arlequinade simiesque

De grâce et d'une agilité surprenante, le *perpetuum mobile* pattes de velours du *Deuxième impromptu* fauréen avant le triptyque ravélien de *Gaspard de la nuit*. Eblouissante *Ondine*, dont l'élément liquide semble miroiter dans la lumière à la manière d'un reflet dans une brume d'eau. Le toucher flirte avec la harpe, avec l'harmonica de verre dans le saisissant *Gibet*, dont le balancement obsessionnel d'une pédale de si bémol tenu pendant 52 mesures se fait spirale poétique en même temps que ligne de vie. Le lourd poids des basses, tirant vers la résonance et le silence, en stoppera le sombre glas. Quant à *Scarbo*, c'est une folie de rebonds, de pieds de nez et de saillies, une arlequinade simiesque, où chaque détail s'impose comme dans une pièce de théâtre, sans jamais menacer l'équilibre global. Du grand art.

Cette omniscience de la dynamique, cette précision coloriste du toucher, cette intériorité ardente, Saehyun Kim les déploiera dans la concentration de deux chorals de Bach revus par Ferruccio Busoni (BWV 645 et BWV 639) avant une renversante *Sonate en si mineur*, de Liszt, ce Graal absolu des pianistes. La concurrence est rude car les plus grands en ont fait leur cheval de bataille. Mais le Coréen subjugué dès les premières notes lancées dans le vertige brûlant du silence.

Tout semble essentiel dans ce thriller en forme de combat autour du mythe faustien. Saehyun Kim ouvre des abîmes, implore la rédemption, referme des plaies. Qui du chant éperdu de l'amour ou du pacte démoniaque doit l'emporter ? La réponse est dans les quelques notes de la fin, totalement épurées, saintes, extatiques.